



P A S C A L G A R N I E R

CARTONS

Roman



« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e





Assis sur une cantine métallique qu'il avait eu bien du mal à fermer, Brice ressassait une comptine idiote dont il n'arrivait pas à se défaire : « Ma maison est en carton, pirouette, cacahuète... » Des cartons, il y en avait partout autour de lui, qui s'empilaient du sol au plafond, tant et tant que pour passer d'une pièce à l'autre il fallait se déplacer de profil à la manière des fresques égyptiennes. Cela dit, il n'y avait plus aucune raison de passer d'une pièce à l'autre étant donné qu'à part cette prolifération cubique, elles étaient tout aussi vides que le frigo et les tiroirs des meubles. Il était l'unique survivant de cette catastrophe naturelle et inévitable un jour ou l'autre qu'on appelle déménagement.

Passée la pire des nuits dans une chambre qui déjà ne lui appartenait plus, il avait dépouillé le lit de ses draps, couette, oreillers, et tassé le tout dans un sac Tati mis de côté la veille à cet effet. Après une toilette succincte histoire de ne pas étoiler le miroir de postillons de dentifrice, il se mit en devoir d'inspecter les lieux au cas où il aurait oublié quelque chose. Mais non, à part un bout de ficelle d'environ un mètre cinquante qu'il enroula machinalement autour de sa main, il ne restait plus ici que des impacts de clous ou de vis ayant servi à suspendre





des cadres ou des étagères. Un bref instant il envisagea de se pendre avec le bout de ficelle mais y renonça. La situation était déjà suffisamment pénible.

Il lui restait une bonne petite heure avant que les Déménageurs bretons viennent porter le coup de grâce à dix ans d'une vie si parfaite qu'on aurait pu la croire éternelle.

En cette froide matinée de novembre il en voulut énormément à Emma de l'avoir abandonné, seul et désespéré, aux mains des déménageurs qui dans une heure, tel un vol de sauterelles, allaient mettre à sac l'appartement. Stratégiquement et moralement, sa position était intenable, aussi décida-t-il d'aller prendre un café en attendant la fin du monde.

Le quartier semblait déjà l'avoir oublié. Il ne croisa aucun visage connu si bien qu'au lieu de se rendre dans son bistrot habituel, il en choisit un dans lequel il n'avait jamais mis les pieds. Au-dessus du comptoir une pléthore d'étiquettes informaient la clientèle que le téléphone était réservé aux consommateurs, que l'utilisation du portable était vivement déconseillée, qu'il était prudent de faire attention au chien et que, bien évidemment, la maison ne faisait pas crédit. Un type aux cheveux teints en blond roux entra, lançant à la cantonade un joyeux : « Salut tout le monde ! » C'était une sorte d'acteur ou d'humoriste que Brice avait déjà vu à la télé. Pendant une bonne poignée de minutes il chercha en vain son nom et comme au fond cette





quête aussi agaçante qu'inutile ne menait à rien, il se dit qu'il ne l'avait jamais su. Dans son dos la porte des toilettes dégageait une haleine de détergent et d'urine qui se mêlait à l'odeur du café et des cendriers froids. Une sorte de marée noire lui souleva l'estomac à la première gorgée d'expresso. Il jeta quelques pièces qui tourbillonnèrent sur le zinc et s'enfuit, col relevé, dos voûté.

Dans l'escalier il croisa monsieur Pérez, son voisin du dessus.

— Alors, c'est pour aujourd'hui ?

— ... Oui, j'attends les déménageurs.

— Ça va vous faire drôle de vivre à la campagne.

— Sans doute un peu, au début.

— Et puis surtout dans votre situation. À propos, toujours pas de nouvelles de votre dame ?

— J'ai bon espoir.

— Tant mieux, tant mieux... Moi, la campagne j'aime bien, mais juste pour les vacances, sinon qu'est-ce que je m'emmerde ! Enfin, chacun ses goûts. Allez, bonne chance et bon courage pour le déménagement, c'est qu'un mauvais moment à passer.

— Bonne journée, monsieur Pérez.

Depuis un mois, Brice avait l'impression d'être atteint d'une grave maladie. Tout le monde lui parlait comme à quelqu'un qui va se faire opérer, avec cette fausse empathie des visiteurs d'hôpital. Cet abruti de Pérez partait au boulot comme tous les matins depuis des années et ce soir, après avoir





fait ses courses chez ses commerçants habituels, il s'écroulerait, béat, une bière à la main dans son bon vieux sofa, devant son écran de télé, blotti au creux de ses habitudes, sûr de son immortalité. À cet instant, Brice aurait aimé être cet abruti de Pérez.

Les Déménageurs bretons se présentèrent avec à peine cinq minutes de retard mais ça lui parut une éternité tandis qu'il les attendait, accoudé à la fenêtre, en grillant cigarette sur cigarette. C'était un énorme camion blanc, une sorte de véhicule frigorifique. Bien évidemment, une BMW, ignorant les panneaux de la mairie qui réservait l'emplacement de telle heure à telle heure, avait été garée au mépris de toutes convenances en bas de chez lui. Les quatre Bretons (dont un seul l'était réellement, Brice l'apprit plus tard), ne mirent pas plus de cinq minutes pour déplacer la berline avec autant d'aisance que s'il s'agissait d'un vélo. Ignorant avec superbe le concert de klaxons dans leur dos, ils prirent tout leur temps pour s'installer là où on leur avait dit de le faire, montrant avec leur force herculéenne le plus profond dédain pour le reste de l'humanité. C'était un commando invincible, aux rouages parfaitement huilés, une troupe de mercenaires à qui Brice venait de confier sa vie. Il en était à la fois terrorisé et rassuré. Par prudence il ouvrit sa porte, de peur qu'en frappant dessus ils ne la dégondent.

Comme dans toutes les bandes de brigands, le





plus petit d'entre eux était le chef. Cela dit, Raymond rattrapait en largeur ce qui lui manquait en hauteur. Il ressemblait à un poêle Godin surchauffé. Peut-être était-ce dû à une déformation professionnelle, mais chacun d'eux évoquait un meuble ; le prénommé Jean-Jean, une commode Louis-Philippe, Ludo, une armoire normande, et le grand à l'œil fourbe qui répondait au doux surnom de l'Anguille, une pendule comtoise. Cet équipage de forbans aux muscles saillants, aux sourires dévoilant des dentitions de loup, eut tôt fait de repérer les lieux. De chacun d'eux émanait une odeur de musc, de fauve échappé de sa cage. Étrangement, Brice se sentit en confiance, comme s'il s'était payé le luxe d'une garde rapprochée. Cependant, dès cet instant, une question récurrente se posa : combien devait-il donner de pourboire ?

En un clin d'œil, les pirates firent le tour de l'appartement, jaugèrent en experts le volume des cartons et des meubles et ponctuèrent leur investigation par un : « Zéro problème, on y va. » Et ils y allèrent allégrement. Des couvertures grises transformèrent commodes, armoires, tables et chaises en objets non identifiables qui disparurent un à un comme par enchantement alors que Brice, quelques années plus tôt, avait sué sang et eau pour les installer. Idem pour les cartons qu'il avait eu tant de mal à superposer depuis un mois et qui à présent ne semblaient rien peser sur les épaules des déménageurs. Malgré les petits bonds de côté qu'il effectuait avec





grâce pour les éviter, chacun d'eux, à sa manière, lui fit comprendre qu'il n'avait rien à foutre dans leurs pattes, ils connaissaient leur boulot. Cette inutilité d'être au monde qui le poursuivait depuis sa plus tendre enfance prit à cet instant une dimension dramatique, aussi leur proposa-t-il d'aller chercher des boissons fraîches.

— Bières ?

— Ah non ! Orangina, ou de l'eau, plate !

Même les flibustiers s'étaient mis au régime ?... L'Arabe du coin chez qui Brice s'approvisionnait en alcool fut très surpris de le voir acheter des boissons aussi neutres.

— Ben alors, chef, t'es malade ?

— Non, c'est pour les déménageurs.

— Ça y est, tu nous quittes ?

— C'est la vie.

— Et ta femme, toujours pas de nouvelles ?

— J'ai bon espoir.

— Tu vas nous manquer, chef !

Évidemment, avec ce qu'il lui laissait comme pognon chaque mois, il avait de quoi regretter son départ. En rentrant dans l'appartement il ne restait plus que le lit et des troupeaux de moutons gris broutant le long des plinthes.

— Vous avez fait vite !

— On est des pros. Boulot, boulot.

Le dos de l'Anguille était trempé de sueur. D'un coup d'Opinel dont la lame usée prouvait qu'il avait beaucoup servi, il trancha la ficelle qui maintenait





ce qui devait être une télé. Des fibres de chanvre flottèrent un instant dans la vacuité de l'appartement. Raymond apparut, s'empara d'une cannette d'Orangina qu'il vida cul sec. Après avoir roté haut et fort, il s'essuya les lèvres d'un revers de main.

— Vous faites chier, les intellos, faut pas tasser les cartons de livres comme ça !

— Désolé, je ne savais pas.

— Ben comme ça vous saurez.

Après cette fulgurante réplique, Raymond-Godin lui tendit une feuille verte, une feuille rose et une feuille jaune en pointant d'un index inflexible l'endroit précis où Brice devait signer.

— Bon, Lyon-Valence, faut compter une bonne heure. Vu qu'on va casser la croûte en route, disons... Quatorze heure trente dans votre bled.

— Je vous y attendrai.

— Ben à t'à l'heure.

La poignée de main un peu trop virile lui serra le cœur et en se refermant la porte de l'appartement lui donna une vague idée de ce que pouvait être un infarctus. Voilà, c'était fini. Brice en était tout étourdi. Il se souvint de cette anecdote à propos d'un supplicé qui devait subir la hache d'un bourreau dont on vantait l'habileté.

— S'il vous plaît, monsieur le bourreau, faites ça bien.

— Mais c'est fait, monsieur !

